

SOMMAIRE

CAMPUS

RECHERCHE L'espace à portée de main p.3
CLASSEMENT UNIVERSITAIRE Atteindre le sommet p. 4
AMNISTIE INTERNATIONALE UdeM Former des étudiants militants p.5
MOIS DE LA RECHERCHE Parler de sciences bière en main p.6
AFFAIRES UNIVERSITAIRES Assurances post diplômep.6
CAMPUS ÉQUITABLE Démarches entamées à HECp.7
SOCIÉTÉ
SANTÉ MENTALE Jack face aux stigmatesp.10
CHERCHEUR DE TERRAIN Médecine à vendre
VULGARISATION L'intelligence mécanique p.12
TABLE RONDE Revenu minimum garantip.12
ENVIRONNEMENT Eau potable avec pesticidesp.13
ÉTUDES Partage et collaborationp.14
CULTURE
WEBSÉRIE « Shit »
THÉÂTRE Vies parallèlesp.15
OSM À L'UDEM

Orchestre pour la relèvep.16

Sons et lumières p.17

Un genre méconnup.18

Sorties p.19



en aide aux jeunes ayant des problèmes de santé mentale en privilégiant l'échange de pair à pair et surtout, l'apprentissage de l'écoute active. Mais depuis quand doit-on apprendre à écouter de manière bienveillante? À quel moment est-ce devenu un effort de faire preuve d'intérêt, de respect et d'acceptation face à l'autre?

Cette idée d'écoute active, conceptualisée par le psychologue américain Carl Rogers, repose sur la compréhension des ressentis d'autrui, soit l'expression de l'empathie en thérapie comme au quotidien. Nos facultés empathiques, qui ne datent pas de la dernière pluie, sont considérées par David Hume et Adam Smith comme « un moyen naturel de communication nous permettant de partager les sentiments des autres ». En somme, s'il est vrai que certains sont atteints de troubles les rendant incapables d'empathie, la plupart des homo sapiens que nous sommes dispose de cette aptitude. L'écoute active consiste alors à démontrer l'empathie que nous possédons déjà.

Oh! Je vous vois venir, là-bas, avec l'argument de l'avènement technologique qui asservit l'empathie humaine! J'en conviens, notre société semble, de prime abord, victime d'une nouvelle adoration du soi par le déploiement du contact virtuel entre les Hommes. Le constat est aisé : les gens se regardent moins les uns-les autres et se replient sur leur propre image, idolâtrant le dieu Selfie, sacralisant la rencontre Tinder avant même que mots ne s'échangent. On réagit avec des gifs, émoticônes et autres stickers de chat obèse sur un vélo. On se montre plus, on s'écoute moins.

Pourtant, on me dit dans l'oreillette que ce ne serait pas entièrement vrai. En 2014, la chercheuse et professeure de psychologie à l'Université de Floride du Nord Tracy Alloway a publié les résultats d'une étude* faisant le parallèle entre l'utilisation de Facebook, le narcissisme et l'empathie. Ses conclusions sont telles que la plupart des utilisateurs ont bel et bien tendance à faire preuve de narcissisme. Rien de bien nouveau làdedans, j'y arrive.

Le plus intéressant, dans cette étude, est que « certaines activités de Facebook, telles que le clavardage, seraient liées à des aspects de préoccupation empathique » et à « une meilleure capacité à se transposer dans des situations vécues par l'autre ». Les femmes développeraient davantage d'empathie face à la détresse d'autrui lorsqu'elles regardent des vidéos. Donc, si la tendance à se regarder le nombril est claire, les réseaux sociaux ne semblent pas pour autant nous transformer en êtres dénués d'empathie, bien au contraire.

Alléluia, me direz-vous, notre génération n'est pas perdue dans les geôles fascistes de l'individualisme! Ce qui est dangereux est plutôt la propension à nous détourner volontairement de cette capacité, en réaction à la pression sociétale moderne. Le stress universitaire puis la concurrence de l'emploi, la situation économique peu glorieuse de nos États et la peur nourrie par certains leaders qui manipulent justement

notre empathie, nous amènent à oublier de l'exprimer. De même, sur les réseaux sociaux, il demeure facile de glisser dans une bienveillance virtuelle, lointaine, sans qu'interaction ou démonstration d'empathie n'aient lieu.

La bonne nouvelle, c'est que nous ne devons pas apprendre l'écoute active, nous devons simplement être attentifs à ce qui est déjà en nous. Car au-delà des bénéfices pour la santé mentale, il en va de la santé démocratique. L'essayiste américain Jeremy Rifkin évoque l'aptitude à nous reconnaître en l'autre et à reconnaître l'autre en nous comme une expérience très démocratisante. Pour cet homme clairvoyant, l'évolution de l'empathie et celle de la démocratie ont ainsi été liées tout au long de l'histoire car plus la culture est empathique, plus ses valeurs et ses institutions gouvernementales sont démocratiques.

Alors, pour adoucir la dépression dans nos esprits d'Hommes modernes, écoutons. Pour désherber l'individualisme qui a pris racine dans nos dynamiques économiques, sociales et politiques, concentrons-nous juste deux minutes sur ce qui est déjà là. Bousculons les Trump et Le Pen de ce monde à coups d'empathie, car comme Rifkin l'énonce si allègrement, elle « est l'âme de la démocratie. »

* Alloway, T., Runac, R., Qureshi, M. and Kemp, G. (2014) Is Facebook Linked to Selfishness? Investigating the Relationships among Social Media Use, Empathy, and Narcissism. Social Networkina

Prochaines réunions de production: les mercredis 5 avril et 23 août à 17 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200 rue Jean-Brillant.

RÉDACTRICE EN CHEF

PHOTOREPORTAGE

MUSIQUE

Pascaline David

CHEFS DE SECTIONS

CAMPUS

Etienne Galarneau campus@quartierlibre.ca SOCIÉTÉ Julien Tardif

societe@quartierlibre.ca **CULTURE**

Rose Carine Henriquez culture@quartierlibre.ca

Quartier L!bre

Axelle Gougeon, Ethel Gutierrez, Jean-Philippe Hugues, Michel Jean, Félix Lacerte-Gauthier, Apolline Lesueur, Laura Maria Martinez, Guillaume Mazoyer, Michaële Perron-Langlais, **Emeline Raimond**

PHOTO DE LA UNE

Marie Isabelle Rochon

ILLUSTRATRICE

Adriane Paquin-Côté

CORRECTRICES

Cécile Davan, Valérie Auclair, Karine Richard

PHOTOGRAPHE

Marie Isabelle Rochon

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Marie Roncari directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE Alexandre Vanasse

PUBLICITÉ

Accès-Média | accesmedia. com **IMPRESSION**

Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE

Tél.: 514 343-7630

Courriel: info@quartierlibre.ca Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par Les Publications du Quartier Libre, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel. Quartier Libre est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :

3200, rue Jean-Brillant

(local B-1274-6)

Dépôt légal :

Montréal (Québec) H3T 1N8

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans Quartier Libre peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE

10 avril 2017 PROCHAINE PARUTION

19 avril 2017



ette subvention-là arrive à point et va pouvoir, au moins, maintenir les activités du télescope, ce qui était en jeu il y a deux ans [NDLR: Voir encadré] », explique le directeur de l'OMM et professeur au Département de physique de l'UdeM, René Doyon. Un des rôles du centre de recherche basé en Estrie concerne les activités liées au télescope. Dans ce cadre, il accueille des universitaires de l'UdeM, de l'Université McGill et de l'Université Laval. La seconde vocation du centre relève de la recherche expérimentale et du développement d'outils qui servent sur les différents télescopes dans le monde.

Bien qu'elle soit importante pour la survie de la recherche en astrophysique à l'UdeM, cette subvention n'assure cependant pas un fonctionnement à long terme de l'Observatoire. « Les machines sur lesquelles on travaille, ce n'est pas une affaire qui se fait en un an ou deux, souligne M. Doyon. Ce sont des projets à très long terme et ça, c'est difficile à vendre dans des contextes politiques de financement où on est dans des échelles de temps de deux, trois ou, au maximum, quatre ans. » Le directeur reste « modérément optimiste » d'avoir une formule qui permette une planification budgétaire à plus long terme au courant des deux prochaines années.

Du financement offert par le gouvernement fédéral, 80 % est destiné au salaire des employés de soutien et des professionnels de recherche permettant le fonctionnement de l'Observatoire. « Pour nous, perdre une personne, c'est une perturbation catastrophique, soutient M. Dovon, Ce sont des gens qui sont avec nous depuis une vingtaine, voire une trentaine d'années. On ne peut pas les remplacer du jour au lendemain, c'est même impossible. » Précisant que le volet « laboratoire » où sont développés les instruments d'observation peut exister à l'OMM sans le télescope, le directeur défend néanmoins le point de vue selon lequel l'ensemble constitue un « château de cartes » et que la fermeture de l'un mènerait immanquablement à des problèmes pour les autres.

Incidences indirectes

« À ma connaissance, il n'y a pas d'étudiant sous le couvert de l'OMM », avance l'étudiant au doctorat en astrophysique François-René Lachapelle. Si aucun doctorant n'est associé directement au centre d'observation, plusieurs laboratoires et instituts de recherche y travaillent. Ces derniers accueillent des étudiants de tous les cycles. François-René estime donc que les salaires des professionnels de recherche et des employés de l'Observatoire sont importants, car ils permettent de soutenir le travail de recherche des étudiants. Même si la subvention n'est pas versée sous forme de bourse aux étudiants, l'argent investi à l'OMM a une influence directe sur le travail des doctorants. « Je ne suis pas payé pour y aller, mais il faut qu'il y ait quelqu'un pour faire fonctionner le tout », dit-il.

La proximité relative du centre de recherche avec les différentes universités partenaires permet également aux étudiants de se former à utiliser les outils d'observation qui serviront dans leurs recherches futures. « L'Observatoire du Mont-Mégantic, c'est le seul endroit au Canada et même l'un des rares dans le monde où l'on peut former encore des étudiants à faire cela, affirme M. Doyon. Ce n'est pas un hasard si parmi tous les scientifiques résidents travaillant sur des télescopes outremer avec lesquels nous avons un partenariat, la vaste majorité vient d'ici. »

Dans la cour des grands... télescopes

C'est le cas, entre autres, de l'étudiante au doctorat en astrophysique Anne Boucher. « J'ai été formée là-bas et j'y ai formé de nombreux autres étudiants à utiliser un télescope et d'autres outils de pointe », soutient-elle. Les étudiants au baccalauréat ou à la maîtrise sont invités à faire une série d'observations, communément appelée « queue », pour des chercheurs d'un peu partout désirant utiliser l'appareil de l'OMM. « C'est pratique parce qu'une fois arrivés sur de plus gros télescopes,

on comprend déjà un peu ce qui se passe », ajoute Anne.

Son projet de recherche, développé dans le volet laboratoire, traite de l'analyse de l'atmosphère d'exoplanètes. Ces données sont générées grâce au spectropolarimètre infrarouge (SPIRou), un appareil créé à l'OMM destiné à l'Observatoire Canada-France-Hawaï. La proximité et l'accessibilité de l'Observatoire pour les chercheurs étudiants leur permettent de s'entraîner sur du matériel similaire à celui que l'on retrouve ailleurs dans le monde. « On peut

tester les prototypes directement sur notre télescope », défend-elle. Cela n'est pas possible dans les grands observatoires selon elle.

« On a tous entendu parler du système Trappist-1, la fameuse découverte des sept exoplanètes dont l'annonce a été faite en février dernier, mais ce que l'on sait moins, c'est que ce système a été trouvé avec un télescope de 60 centimètres », raconte René Doyon. Avec cette anecdote, il souligne l'importance de la survie des télescopes de moins de deux mètres, comme celui de l'OMM.



En 2015, le conseil d'administration de l'OMM a pris la résolution de fermer ses portes à partir du 1^{er} avril de la même année. Le ministre du Développement international et député de Mégantic-L'Érable de l'époque, Christian Paradis, a annoncé un financement d'un million de dollars, sur deux ans, similaire à celui octroyé par le gouvernement libéral le 16 mars dernier. « Ce n'était pas de la mauvaise volonté ou des menaces, selon ce que j'en comprends, se souvient François-René. Le fait que l'on ait l'AstroLab [NDLR: centre ouvert au public sur le site de l'OMM] et que le public connaisse de plus en plus le Parc du Mont-Mégantic, on avait l'appui de la population. » Selon lui, le public aurait été en grande partie responsable de la décision gouvernementale de subvenir aux besoins de l'OMM pour une période de deux ans.

ATTEINDRE LE SOMMET

Le classement mondial des meilleures universités par discipline de recherche a été publié au début de mois de mars par la firme Quacquarelli Symonds (QS). *Quartier Libre* a obtenu une lettre envoyée par l'UdeM à ses employés pour favoriser une montée dans le classement. Regard sur une méthodologie qui ne fait pas l'unanimité.

PAR JULIEN TARDIF

e sont 46 disciplines dans quelque 4 438 universités qui ont été évaluées par la firme londonienne QS cette année. Toutes ces données par discipline sont ensuite regroupées en un classement général où l'UdeM est passée du 83° au 126° rang de 2014 à 2016.

À ce sujet, le vice-recteur aux ressources humaines et à la planification de l'UdeM, Jean Charest, a fait parvenir une lettre à tous les vice-recteurs, doyens, directeurs de départements, d'écoles ou de centres de recherche de l'UdeM leur demandant de fournir une liste « des meilleurs collaborateurs académiques » dont Quartier Libre a obtenu une copie. « Il est demandé à chaque unité d'identifier les professeurs, les chercheurs, les cadres et gestionnaires académiques fortement susceptibles de citer notre université lors d'une telle enquête, peut-on lire dans cette lettre. Il est important d'inclure des noms qui n'apparaissaient pas sur la liste soumise l'an dernier. Idéalement, environ 85 % des contacts proviendraient d'autres pays que le Canada puisque QS accorde un plus grand poids aux références provenant de l'international. »



Dans notre domaine d'étude, la critique est assez partagée envers ce type de palmarès, qui dépend énormément des indices choisis, dont la cohérence n'est pas toujours au rendez-vous.»

Source confidentielle de *Quartier Libre* au sujet de la lettre fournie à la communauté universitaire concernant le classement QS

Pour l'UdeM, cette lettre n'est pas envoyée dans l'esprit d'influencer le classement ou le choix des professeurs. « C'est une façon de sensibiliser notre communauté à ce type de classement, à la manière dont on peut bien se positionner », réagit la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara.

Réputation en recherche universitaire

La méthodologie de ce type de sondage [voir encadré en page 5] accorde une grande importance (40 %) à la réputation en recherche universitaire de l'institution. Chaque université participant au classement doit fournir annuellement à QS certaines données institutionnelles, notamment des listes de chercheurs ou de professeurs de chaque discipline qui sont affiliés à l'institution. Certains d'entre eux seront contactés par QS afin de participer au classement annuel, sans



ÉTUDIANTS

Dans le récent classement de QS, l'UdeM s'est bien positionnée en anatomie et physiologie avec un 29^e rang, en pharmacie et pharmacologie au 48^e rang et elle se place entre la 50^e et 100^e position pour des disciplines comme la psychologie ou la linguistique.

Pour certains, un bon positionnement est souhaitable afin d'attirer des professeurs émérites à l'Université, mais également des étudiants internationaux. C'est l'une des raisons principales pour lesquelles l'UdeM tient tant à ce classement et les professeurs acceptent de se plier au jeu.

L'étudiante au DESS en pharmacologie en échange à l'UdeM et venant de Tunisie Leyla Joulali ne voit pas les classements internationaux comme un facteur déterminant du choix de l'institution. « J'ai choisi le Canada, car je suis tombée en amour avec ce pays en visitant ma sœur il y a quelques années, affirme-t-elle. Mais il est vrai que la réputation de l'UdeM dans le domaine médical est attrayante et a eu une certaine influence sur mon choix final. »

À l'opposé, l'étudiante Mariam Jacob a beaucoup utilisé les classements pour sélectionner l'université de son choix. « Je savais que je voulais étudier au Canada, se souvient-elle. Puis le classement général a bien servi à orienter mon choix alors que j'hésitais entre Concordia et l'I IdeM »

que l'Université ne sache lesquels, d'après M^{me} O'Meara.

L'UdeM encourage ainsi ses professeurs à dresser des listes de collaborateurs qui pourront valoriser l'institution dans des secteurs bien précis. « À défaut de propositions, QS sélectionnera des experts qui n'ont potentiellement pas une connaissance suffisante du contexte de l'UdeM, indique à titre personnel le directeur du Département d'informatique et de recherche opérationnelle de l'UdeM, Houari Sahraoui. Par exemple, si un expert en informatique sélectionné par QS effectue ses travaux de recherche sur les bases de données, domaine dans lequel il n'y a pas d'équipe de recherche à l'UdeM, il se référera à sa propre communauté en concluant que l'UdeM n'est pas vraiment reconnue. Par contre, s'il travaille en intelligence artificielle, il jugera objectivement que l'UdeM est l'une des universités les plus connues du monde. » Autrement dit, si l'UdeM n'oriente pas QS vers des experts qui connaissent bien la réalité et les forces de l'institution, son classement pourrait en être affecté.

Imprécision méthodologique

Pour certains, cela démontre surtout l'imperfection de ce type de classement dont les résultats peuvent être influencés. « C'est une manipulation des résultats, affirme la source confidentielle de Quartier Libre qui a fourni la lettre. Les universités tiennent à percer le top 100, oubliant leur mission première qui est d'offrir une éducation de qualité aux étudiants de premier cycle. »

Sans aller aussi loin, certains enseignants jugent l'importance accordée à ces classements un peu démesurée considérant les résultats approximatifs. « À la réception de cette lettre, nous en avons discuté entre collègues, affirme un enseignant de l'UdeM qui désire également rester anonyme. Dans notre domaine d'étude, la critique est assez partagée envers ce type de palmarès, qui dépend énormément des indices choisis, dont la cohérence n'est pas toujours au rendez-vous. »

Ces classements peuvent tout de même être utiles, sur le plan de la notoriété internationale de l'UdeM. « Bien que très imparfaits, les classements permettent de souligner l'excellence de nos institutions, affirme la doyenne de la Faculté de pharmacie de l'UdeM, Lyne Lalonde. Je dirais que ce sont des outils de marketing qui peuvent aider à nous faire connaître au Canada et à l'international. Nos activités comme l'accueil d'un congrès international ou nos écoles d'été internationales [...] contribuent à améliorer notre classement. »

L'envie de voir sa discipline bien positionnée au classement peut inciter les départements à mettre l'accent sur la recherche et la production scientifiques. « La seule façon de maintenir et d'améliorer notre classement est d'augmenter la qualité de notre production scientifique », affirme M. Sahraoui, notant au passage l'importance d'attirer les meilleurs étudiants aux cycles supérieurs et les meilleurs chercheurs dans leur corps professoral afin d'améliorer la qualité de la recherche [voir encadré en page 4].

« C'est la deuxième année que ce type de lettre est envoyée, affirme Geneviève O'Meara. Simplement dans une idée de sensibilisation de notre communauté universitaire, qui est tant à Montréal qu'à l'international. » L'incidence réelle de ce type de classement sur les étudiants demeure difficile à quantifier, et même si la méthodologie préconisée est contestée par certains universitaires, une bonne position de l'UdeM est unanimement souhaitée. Si le classement QS par discipline sorti au mois de mars montre déjà une avancée de l'UdeM dans plusieurs domaines, ce n'est qu'à l'automne prochain que le classement général et final sera dévoilé.

MÉTHODOLOGIE

RÉPUTATION EN RECHERCHE UNIVERSITAIRE (40 %)*

Indice mesuré par un questionnaire envoyé à des experts universitaires de chaque domaine, à partir des listes fournies par les institutions. Ceux-ci sont invités à identifier quelles universités se démarquent dans leur domaine de recherche. Pour la dernière édition du classement QS, ce sont 74 651 experts qui ont répondu.

RÉPUTATION VUE PAR LES EMPLOYEURS (10 %)

Indice également mesuré par un questionnaire, cette fois envoyé à des entreprises qui doivent déterminer, selon leur expérience, quelles sont les institutions qui fournissent les meilleurs travailleurs diplômés. La note est majorée si l'employeur cite une université provenant d'un autre pays. En 2016-2017, 37 781 employeurs ont participé.

RATIO EMPLOYÉS/ÉTUDIANTS (20 %)

Simple calcul qui détermine combien une institution a de professeurs pour le nombre d'élèves. QS considère qu'un plus petit ratio est signe d'une meilleure supervision individuelle des étudiants.

CITATIONS PAR FACULTÉ (20 %)

QS cherche à calculer l'influence des chercheurs de chaque faculté, par université. La firme utilise ainsi la base de données internationale Scopus regroupant 10,3 millions de recherches et plus de 66,3 millions de citations. « On doit aussi sensibiliser la communauté à ne pas oublier de citer l'UdeM dans leur bibliographie, note Geneviève O'Meara. Certains chercheurs sont affiliés à nous, mais ne citent que Polytechnique, HEC ou le CHUM par exemple, ce qui ne compte pas pour l'UdeM dans Scopus. »

RATIO INTERNATIONAL (10 %)

Cette catégorie évalue à quel point une université réussit à attirer des chercheurs, enseignants et étudiants provenant d'autres pays, par rapport au nombre total de professeurs et étudiants.

*Le pourcentage indiqué entre parenthèses à côté de chaque critère représente son poids dans le calcul global du rang de chaque université.

CAMPUS | AMNISTIE INTERNATIONALE UdeM

FORMER DES ÉTUDIANTS MILITANTS

Dans les locaux de l'UdeM s'est tenue une série de formations organisées par l'association étudiante Amnistie internationale UdeM, le 25 mars. Leur but est de sensibiliser les étudiants universitaires aux enjeux du développement durable et les former aux 17 objectifs* de développement durable entérinés par 193 pays à l'ONU.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

√
évènement, d'une durée de huit heures, a réuni 230 participants pour une série de formations et de conférences données par des intervenants parmi lesquels se retrouvaient notamment le responsable au Haut-Commissariat aux droits de l'homme (HCDH) des Nations unies, Christian Courtis ou encore l'activiste Steve S. J. Lee, l'invité vedette selon la présidente d'Amnistie UdeM et étudiante au baccalauréat en science politique, Mathilde Messersi.



On a essayé de rendre l'évènement le plus francophone possible pour que cela puisse concerner l'ensemble des communautés étudiantes du Canada.»

Mathilde Messersi

Bien qu'elle ait aimé son expérience et particimaîtrise en gestion en contexte d'innovations sociales à HEC Selma Idjeraoui s'attendait à plus. « Le problème était beaucoup plus les conférenciers, confie-t-elle. Quand ils parlaient, on aurait dit qu'ils tentaient de nous vendre leur organisme, plutôt que d'expliquer comment on peut s'impliquer individuellement. » Toutefois, elle a particulièrement aimé la grande accessibilité des différents intervenants et la possibilité de développer des contacts.



« On a essayé de rendre l'évènement le plus francophone possible pour que cela puisse concerner l'ensemble des communautés étuperait volontiers de nouveau. l'étudiante à la diantes du Canada », souligne la présidente d'Amnistie UdeM qui explique qu'il s'agit d'une première dans le genre. L'association voulait sensibiliser les étudiants à des enjeux différents de ceux habituellement couverts par Amnistie internationale. Des certificats seront également décernés par courriel aux participants.

> Un évènement dont l'organisation a été particulièrement longue, puisqu'elle s'est échelonnée sur deux mois. « Il y avait plein de défis, s'exclame Mathilde. Il a fallu beaucoup

d'organisation, que ce soit pour réserver des déplore le contraste entre les propos tenus salles, faire la promotion de l'évènement ou par les conférenciers et les agissements pour préparer la venue des conférenciers. » de certains participants. « Pendant toute Ceux-ci provenaient d'organismes tels que les la journée, on parlait de développement Nations unies, Équiterre ou encore Connexion justice sociale qui ont tous accepté de venir gratuitement. « Les gens le font vraiment par passion, souligne-t-elle. Ils travaillent tous dans le développement, et voir qu'on essaie de mobiliser les jeunes les motive. »

L'étudiante au baccalauréat en criminologie à l'UdeM et bénévole pour l'évènement Ismehen Melouka a également apprécié les enseignements des différents invités, mais durable et de problèmes tels que la famine, mais à la fin de la journée, je trouvais dans les poubelles des aliments auxquels les personnes avaient à peine touché », se désole-t-elle. Elle espère néanmoins que la formation aura permis de sensibiliser des personnes aux enjeux de développement durable et de faire grandir le mouvement.

> * Pour plus d'informations concernant les objectifs, consulter le www.un.org/sustainabledevelopment/fr/ objectifs-de-developpement-durable.

PARLER DE SCIENCES BIÈRE EN MAIN

Le Fonds d'investissement des cycles supérieurs de l'UdeM (FICSUM) a convié la communauté étudiante à son premier « Bar des sciences » le 27 mars dernier. Sous le thème de l'avenir de la recherche au Canada, les étudiants ont pu assister à un entretien ludique.

PAR GUILLAUME MAZOYER

vec un animateur de soirée, des panélistes, des partenaires d'évènements et des étudiants à l'écoute, les ingrédients d'une table ronde universitaire classique sont réunis. À la différence près que, cette fois, sur la table et dans les mains des spectateurs se glissent des bières, dans un décor coutumier des étudiants, soit le bar La Maisonnée. « C'est un événement à la bonne franquette, estime l'étudiante à la maîtrise en mathématiques à l'UdeM Marie Lafrance. Ça permet davantage de discussions entre nous, mais aussi avec les experts présents. Ils sont plus accessibles. »

Organisée dans le cadre du mois pour la recherche du FICSUM, la soirée réunissait trois panélistes autour de la question « 500 jours après Harper, quel avenir pour la recherche au Canada? ». « Il s'agit de notre premier Bar des sciences, et nous voulions trancher avec les évènements habituellement organisés de jour, confie le directeur général du FICSUM, Alexandre Guertin-Pasquier. Nous voulons que le mois de la recherche aide à effacer les frontières entre les différents départements universitaires. »

Entre deux blagues sur le taux d'alcoolémie des spectateurs, les experts ont abordé le thème très sérieux de la soirée et donné leurs conseils aux étudiants présents. « C'est une bonne idée de rapprocher la connaissance universitaire, de parler de la place de la science et du rôle du gouvernement, dans un endroit où le décorum est plus souple et dépasse le cadre universitaire strict, indique le journaliste au Devoir spécialisé en environnement et expert-invité de la soirée, Alexandre Shields. On peut discuter de manière plus informelle, mais tout aussi attentive, de dossiers importants et d'enjeux de société qui, de prime abord, peuvent sembler arides, mais qui, en bout de ligne, ne le sont pas lorsqu'on prend le temps de changer la formule. » L'initiative est à poursuivre, selon lui.

Le panel d'experts était également composé du directeur des opérations à l'Observatoire du Mont-Mégantic, Olivier Hernandez, et du vice-recteur associé à la recherche, à la découverte, à la création et à l'innovation à l'UdeM et président de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), Frédéric Bouchard, qui a avoué être un ancien habitué de La Maisonnée pendant ses études. « Il y aurait eu exactement



la même conférence dans une salle de l'université que je n'y serais sûrement pas allé, confie l'étudiante à la maîtrise en physique Myriam Latulippe. Je me serais dit : « C'est encore une conférence parmi tant d'autres dans ma vie académique, avec un monsieur en costume et cravate. » Ici, les panélistes étaient diversifiés, et j'étais plus réceptive au message. » L'initiative, qui sera probablement répétée l'an prochain, a permis de montrer que les étudiants scientifiques ne sont pas tout le temps confinés dans leurs bureaux, selon l'étudiante. Une expérience indiquant que les chercheurs peuvent partager, entre eux et avec la communauté universitaire non scientifique, les enjeux qui leur tiennent à cœur.

AFFAIRES UNIVERSITAIRES

ASSURANCES

POST DIPLÔME

Depuis le 1^{er} mars, les diplômés de l'UdeM ont accès à des services d'assurance individuelle et de placement offerts par SSQ Groupe financier. Ce partenariat conclu au début de l'année vient rehausser l'offre de services offerts aux diplômés de l'UdeM.

PAR ETHEL GUTIERREZ

Cette entente vient combler un besoin chez certains diplômés de l'UdeM. « Elle sera bénéfique, par exemple, pour les travailleurs autonomes, ceux qui travaillent dans de petites entreprises ou organismes et qui n'ont pas accès à des assurances de travail appropriées », explique l'adjoint au vice-recteur aux relations avec les diplômés, aux partenariats et à la philanthropie, François Barnabé-Légaré.

Une offre en évolution

L'Association des diplômés de l'Université de Montréal (ADUM) avait auparavant le mandat d'élaborer des partenariats. Depuis décembre dernier, les opérations de l'Association sont désormais gérées par le personnel de l'UdeM. « Des discussions concernant le choix du nouveau partenaire avaient commencé avant que l'Association ne soit intégrée à l'Université, indique M. Barnabé-Legaré. Tout ce que l'on sait, c'est que l'entente avec SSQ était intéressante et que les discussions étaient avancées. » Au fil des années, l'ADUM a élaboré de nombreux partenariats sur le plan des assurances, dont ceux avec Desjardins, Manuvie et Meloche-Monnex.

Selon la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, il s'agit d'une manière de fidéliser les diplômés et d'être à l'écoute de leurs besoins. « Si vous regardez dans d'autres universités québécoises ou nord-américaines, la relation avec les diplômés est très importante, déclare-t-elle. Ça passe par une panoplie de choses, dont les différents avantages dans lesquels on retrouve des partenariats. »

En plus des différentes assurances, l'entente entre l'UdeM et SSQ propose aux diplômés un service de placement, qui était absent des précédentes ententes. Cette bonification des services a été considérée comme avantageuse pour les diplômés lorsque l'ADUM a amorcé les discussions avec SSQ, plus tôt en 2016. L'entente actuelle avec SSQ Groupe financier est d'une durée de cinq ans.



CAMPUS | CAMPUS ÉQUITABLE

DÉMARCHES ENTAMMÉES À HEC

Contrairement à l'UdeM et Polytechnique, HEC Montréal n'a pas encore reçu la certification « campus équitable ». L'école de commerce agit néanmoins pour devenir plus écoresponsable.

PAR APOLLINE LESUEUR



Commerce responsable

Il demeure que les initiatives vers une gestion plus écoresponsable ne passent pas seulement par la vente de produits équitables. Les différents points de restauration misent sur une stratégie écologique également ainsi que sur le recyclage. « Nous travaillons là-dessus constamment, la cafétéria de la côte Sainte-Catherine est complètement compostable, et à Decelles, c'est en train d'être mis en place », déclare le directeur général de la Coop HEC, Benoit Crevier

D'autre part, la certification « équitable » attribuée par l'organisation Fairtrade n'est pas la seule à féliciter les campus dits écoresponsables. La Coop HEC Montréal a obtenu la mention « LEAF argent » pour ses deux cafétérias ainsi que le restaurant du Cercle. Cette certification a pour but d'encourager les services de restauration verts, sur les campus universitaires entre autres

our obtenir cette mention, un certain nombre de produits vendus dans les boutiques et restaurants universitaires doivent être issus du commerce équitable, à savoir toutes les sortes de café, au moins trois variétés de thé différentes ainsi qu'un choix de chocolat. HEC a déjà fait des efforts dans cette direction selon la coordinatrice de la Direction du développement durable de l'école, Karine Navilys. « Notez que la Coop HEC Montréal, avec laquelle la Direction du développement durable collabore sur plusieurs dossiers, est très réceptive et très active », pense-t-elle. L'an dernier, l'Association québécoise du commerce équitable est venue visiter les lieux pour établir un bilan sur leur situation et leur a indiqué qu'ils étaient sur la bonne voix. « Même si nous ne faisons pas de publicité, beaucoup de choses ont été entreprises par la Coop Restauration HEC Montréal depuis quelques années, comme la vente de café équitable », ajoute M^{me} Navilys.

La commercialisation de produits issus du commerce équitable n'est pas la seule condition qui mène à la certification équitable. L'école doit également organiser des réunions régulièrement et entreprendre des initiatives pour montrer son engagement. L'obtention de la certification demande ainsi plus de ressources humaines et financières. « Nous avons tout le potentiel, ajoute la coordinatrice en développement durable. *Je suis encore à la* recherche d'un étudiant pour travailler avec moi sur la mise en œuvre. Mais c'est quelque chose qui est en cours. » Elle ajoute que bien que ce travail soit entamé depuis 2015, il dépend des ressources humaines et du temps disponible à cet effet.

Initiatives à l'interne

L'étudiante au baccalauréat en administration des affaires et présidente de l'association NOVA, Félicie Havas, reconnaît que certains efforts ont été faits, mais que c'est encore trop peu selon elle. « On a essayé de contacter le service de l'approvisionnent de la Coop et nos efforts ont fini par payer en ce qui concerne les emballages, mais en ce qui a trait aux produits équitables, on se trouve devant une résistance, remarque-t-elle. En fait, il faut qu'on leur montre qu'il y a une demande pour créer de l'offre ». Félicie doute que ce soit une question de moyens financiers, mais plutôt une affaire de temps.

Selon le vice-président aux Affaires internes de l'Association des étudiants aux cycles supérieurs de HEC (AÉCS), Philippe Goudreault, certaines initiatives sont entreprises pour favoriser le commerce équitable auprès des comités étudiants. « À l'interne, on tente de promouvoir les entreprises qui ont de bonnes pratiques afin que nos comités puissent faire affaire avec eux, souligne-t-il. Cependant, nos comités sont libres du choix de leurs partenaires. » Philippe ajoute que le comité HECOresponsable, provenant de l'AÉCS, a conçu un guide d'organisation d'évènements mettant de l'avant les pratiques liées au développement durable et au commerce équitable. Celui-ci est mis à disposition de la communauté universitaire par l'entremise du comité de même que de

Malgré les efforts et les actions entreprises par ces associations étudiantes, Félicie avoue parfois perdre un peu espoir, car les actions n'ont pas été assez remarquées par les étudiants. « Je suis un nouvel étudiant, je ne suis pas très impliqué et je n'en ai pas entendu parler, confie l'étudiant au certificat en gestion de projet à HEC Montréal Jonathan Charron. Cet enjeu est important pour moi, mais si les prix de produits équitables étaient plus élevés, mon budget d'étudiant ne me permettrait pas de les acheter. »

EXIGENCES POUR LA CERTIFICATION « CAMPUS ÉQUITABLE »

- Disponibilité des produits dans tous les points de vente (et certifiés Fairtrade). Tout le café vendu, au moins 3 thés différents et un choix de chocolat équitable.
- Comité directeur : deux rencontres annuelles, preuves de l'engagement de l'université auprès de
- Visibilité et sensibilisation à la







FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



Andréanne St-Gelais SECRÉTAIRE GÉNÉRALE sg@faecum.qc.ca

RETOUR SUR LES CÉLÉBRATIONS DU 40^E ANNIVERSAIRE DE LA FAÉCUM

Le mois de mai qui approche sonne la fin des célébrations du 40° anniversaire de la FAÉCUM. Peut-être aviez-vous déjà remarqué les nombreux « retours en arrière » sur nos différents médias sociaux à propos des réalisations et des événements qui ont jalonné les quatre dernières décennies de la Fédération? Ou avez-vous visité le Village Éphémère, qui s'est dressé sur le parvis du pavillon de la Faculté de l'aménagement au mois de novembre dernier?

IL S'EN PASSE DES CHOSES EN 40 ANS!

Depuis sa création en 1976, la FAÉCUM a été maitre d'œuvre d'un nombre important d'avancées et de revendications liées à la cause étudiante. C'est pourquoi nous avons mis sur pieds le projet *Timeline*, une succession d'éphémérides qui se sont retrouvées à la fois sur notre page Facebook et notre compte Twitter. Ainsi y avez-vous revu des images de la manifestation monstre de 2012 contre la hausse des frais de scolarité, ou la une du journal *Continuum* qui annonçait la reconnaissance de la représentativité de la FAÉCUM par l'Université de Montréal... en 1977!

UN VILLAGE ÉPHÉMÈRE POUR CÉLÉBRER LA CONTINUITÉ

Foodtruck, prestations musicales et jeux de connaissances générales ont tous été au programme du Village Éphémère, en place du 7 au 11 novembre 2016. Haut lieu de rassemblement et de célébrations, le Village Éphémère a également été l'hôte de l'exposition 40 femmes, qui proposait 40 portraits de femmes engagées et inspirantes qui ont marqué, à leur façon, la communauté universitaire et la société dans les 40 dernières années. Et malgré que le Village n'ait duré qu'un temps, l'exposition revivra sous peu dans les différents pavillons de l'UdeM. Ayez-la à l'œil!

40 ans, ça passe vite. Sans oublier l'histoire de la FAÉCUM et ses nombreux accomplissements passés, souhaitons-nous encore de nombreuses années à faire avancer la cause étudiante.



Simon Telles
COORDONNATEUR AUX AFFAIRES EXTERNES
externe@faecum.qc.ca

UN PREMIER TEST RÉUSSI

L'Union étudiante du Québec (UEQ) avait beaucoup de pain sur la planche à sa toute première année d'existence. Devant d'une part prouver sa pertinence comme actrice sociopolitique, il était également nécessaire que l'UEQ parvienne à rassembler les différentes associations étudiantes québécoises autour de préoccupations communes. Malgré un effectif réduit et des moyens limités, je pense que nous pouvons être très fiers et fières de ce qui a été accompli dans la dernière année. Pour illustrer le travail de notre association nationale, je vous présenterai deux dossiers où sa contribution a joué un rôle déterminant.

RÉMUNÉRATION DES INTERNATS EN PSYCHOLOGIE

Dès l'automne, le caucus de l'UEQ s'est prononcé en faveur de la création d'un comité de travail spécifique sur la question de la rémunération des internats afin d'allouer des fonds à la Fédération interuniversitaire des doctorants et doctorantes en psychologie (FIDEP) et leur offrir un soutien logistique tout au long du processus. Cela a finalement mené à une entente avec le gouvernement à l'issue de laquelle les internes en psychologie recevront des bourses de 25 000 \$.

80 MILLIONS \$ DANS L'AIDE FINANCIÈRE AUX ÉTUDES

Le deuxième dossier concerne quant à lui la campagne annuelle des 80 M\$, que l'UEQ a menée en collaboration avec la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ). Il s'agit au départ d'une bonification du Programme canadien de bourses étudiantes (PCBE) que le gouvernement du Québec refusait de verser dans le programme d'Aide financière aux études (AFE). Grâce au travail de l'UEQ, plus de 146 000 étudiantes et étudiants qui reçoivent de l'AFE verront leurs bourses augmenter de près de 500 \$ par année, puis de près de 1 000 \$ pour les chefs et les cheffes de famille monoparentale. Il s'agit du plus gros réinvestissement des quinze dernières années.

Malgré une feuille de route bien remplie pour une première année d'existence, l'UEQ devra continuer sur sa lancée afin de relever des défis qui s'annoncent encore plus grands l'an prochain.

HALTE-GARDERIE

LE BALUCHON

INSCRIPTION POUR LE TRIMESTRE D'ÉTÉ:

11 & 12 AVRIL

LES INSCRIPTIONS AURONT LIEU EN PERSONNE ENTRE 8 H 00 ET 16 H 30 AU 3333 CH. CÔTE SAINTE-CATHERINE



FAECUM.QC.CA/services/halte-garderie





JACK FACE AUX STIGMATES

Chaque année à Toronto, plus de 200 étudiants canadiens se réunissent sous la bannière « Jack » afin de discuter d'initiatives visant à améliorer la perception des troubles de santé mentale. Pour la première fois cette année, l'UdeM était de la partie et la seule institution francophone à participer au mouvement.

PAR JULIEN TARDIF

n 2010, sur le campus de l'université Queens en Ontario, un étudiant de 18 ans prénommé Jack se donne la mort. Ses parents en deuil créent alors l'initiative Jack.org [Voir encadré], qui encourage une ouverture et une écoute face aux troubles de santé mentale en favorisant la communication d'étudiant à étudiant. Pour eux, le jugement et la stigmatisation envers les troubles de santé mentale, entre autres, ont poussé Jack à demeurer seul avec son problème plutôt qu'à en parler. Leur mouvement a trouvé un écho au-delà de la communauté ontarienne.



On veut ouvrir
le dialogue pour
déstigmatiser,
pour que les gens
comprennent que c'est
normal, mais aussi pour
qu'on connaisse mieux
notre propre cerveau
et qu'on puisse
reconnaître
les signes. »

Katherine St-Jacques

« Une personne sur cinq va souffrir d'un trouble de santé mentale dans sa vie, explique la leader de la section UdeM de Jack.org et étudiante de troisième année au baccalauréat en psychologie à l'UdeM, Julie Zaky. De ces personnes, seulement une sur quatre va aller chercher de l'aide. C'est trop peu et, si on voulait que tous ceux qui souffrent demandent de l'aide, il manqueraitde ressources. » C'est après avoir constaté ce manque de ressources efficaces face à l'ampleur du problème et en se basant sur leurs expériences personnelles que Julie et ses camarades ont décidé de démarrer une section Jack à l'UdeM.

Projets concrets

Jack.org se veut complémentaire aux ressources déjà existantes. Loin de vouloir diagnostiquer des troubles, les membres de l'équipe préconisent une écoute active basée sur la discussion et sur l'ouverture à l'autre et à soi-même. Pour les membres du réseau, améliorer la connaissance du problème en rejoignant le plus d'étudiants possible, même ceux qui ont un malaise avec le sujet, permet de favoriser la communication et de briser les tabous

Le « Jack Summit » a permis à l'équipe de Julie de noter plusieurs idées mises en place ailleurs et qui pourraient servir à l'UdeM. Ainsi, une ligne d'écoute gratuite est instaurée à l'Université Concordia et un centre de crise



est ouvert tous les jours pour les étudiants de l'Université McGill. « Ça manque vraiment à l'UdeM, où le temps d'attente peut être très long », confirme l'étudiante de première année au baccalauréat en sciences biologiques de l'UdeM Kristina Danfa.

L'UdeM compte un soutien à la consultation psychologique, une clinique de psychologie tenue par des doctorants et une conseillère en orientation qui peut aider les étudiants, ce qui demeure toutefois insuffisant, d'après les membres de Jack UdeM. « Le soutien psychologique prend beaucoup de temps à se mettre en place, remarque Kristina, qui veut se réorienter en médecine. Quand j'ai commencé l'université, je ne me sentais vraiment pas bien, j'étais stressée, anxieuse. J'ai fait une demande pour un suivi psychologique, mais je n'ai pas eu de réponse avant trois mois. J'ai lâché mes cours. »

Écoute active

Une piste de solution préconisée par Jack est la décomplexion du discours autour des troubles mentaux. « La conscience doit changer face à la santé mentale, indique la bachelière en psychologie à l'UdeM Katherine St-Jacques. Il y a eu beaucoup d'efforts mis sur l'importance de la santé physique récemment, et la santé mentale mérite le même traitement. On veut ouvrir le dialogue pour déstigmatiser, pour que les gens comprennent que c'est normal, mais aussi pour qu'on connaisse mieux notre propre cerveau et qu'on puisse reconnaître les signes. »

C'est d'autant plus vrai sur un campus universitaire selon elle, où la pression de performance peut susciter du stress, de l'anxiété ou même de la dépression. « Au cégep, j'ai

JACK.ORG

L'initiative Jack.org présente trois volets. D'abord, les **sections**, qui sont réparties sur plus de 100 campus canadiens, surtout universitaires mais également collégiens, organisent des kiosques ou des conférences afin de sensibiliser les étudiants aux problèmes de santé mentale. Les représentants des différentes sections se voient offrir une formation par des professionnels de Jack.org. « La formation donnée par le Jack national est très enrichissante, un peu comme un Santé mentale 101, et ils nous offrent aussi des trucs sur le leadership: comment monter une équipe, favoriser l'écoute active... Leur documentation est très complète et précise », confirme Julie.

Ensuite, lors des Jack Talks, des conférenciers formés sur le sujet sont invités à s'adresser à des groupes d'étudiants pour les sensibiliser, leur expliquer la problématique et, dans certains cas, offrir une formation sur les troubles de santé mentale aux intéressés. Jack UdeM aimerait organiser une telle conférence sur le campus prochainement.

Finalement, le **sommet** annuel rassemble non seulement toutes les sections au Canada, mais également quiconque est intéressé à en apprendre plus sur le sujet. Le sommet a lieu à Toronto, dure une fin de semaine complète et met l'accent sur les initiatives préconisées par chaque section.

fait une dépression, confie Julie. Mais je ne le savais pas. Je me trouvais paresseuse, sans énergie. Je culpabilisais et je sais que je ne suis pas la seule à penser ainsi. Beaucoup d'étudiants le vivent. » Julie note d'ailleurs que le premier kiosque Jack, au pavillon Jean-Coutu à l'UdeM, a permis d'observer que si beaucoup d'étudiants connaissent un grand stress à l'école, la plupart trouvent cela tout à fait normal. Les membres de Jack UdeM comptent répéter l'expérience aussi souvent que possible, dans les différents pavillons du campus.

Vers une évolution

Au cours de leur développement, les enfants apprennent à être l'écoute de leurs besoins,

à bien manger et dormir, et à maintenir une bonne hygiène de vie. Pour Jack UdeM, la santé mentale devrait faire partie intégrante de ces apprentissages de base. « L'expression « santé mentale » fait peur, c'est encore trop associé à la folie, et c'est ce qui doit changer », pense Katherine.

Pour Julie, ce changement peut s'effectuer de deux façons. « Soit par la révolution, le chaos, soit par l'évolution, lance-t-elle. Nous, notre travail, c'est de provoquer l'évolution et le changement, de les propulser. » En favorisant une discussion sur le campus, par le moyen des kiosques et de futures conférences, l'équipe espère être en mesure de changer les perceptions et de favoriser une plus grande ouverture.

MÉDECINE À VENDRE

Quartier Libre transporte ses lecteurs sur le terrain, au cœur des projets de recherche menés par des étudiants. Dans ce numéro, l'étudiante à la maîtrise en géographie à l'UdeM Mariève Deschamps-Band a passé deux mois à La Havane, à Cuba, afin d'étudier le tourisme médical.

PAR AXELLE GOUGEON

our bien comprendre le tourisme médical, Mariève s'est concentrée sur la mobilité nord - sud, c'est-à-dire les Québécois, voire les Canadiens, qui se rendent à Cuba pour y recevoir des soins médicaux*. « Certains Canadiens se rendent à Cuba pour subir de la chirurgie esthétique, qui coûte moins chère, mais aussi pour contourner les listes d'attente et obtenir un rendez-vous rapidement, ou suivre des traitements qui ne sont pas proposés ici », explique-t-elle.

Des études ont été menées sur ce sujet, mais rarement dans les régions de l'Amérique latine ou de Cuba. « Avant de me rendre sur le terrain, j'avais lu des textes sur le tourisme médical, mais ces études se déroulaient sur le continent asiatique, raconte-t-elle, stipulant que le fonctionnement est complètement différent dans ces deux régions du monde. Dans les pays asiatiques, c'est le secteur privé qui développe l'industrie du tourisme médical, alors qu'à Cuba, c'est le gouvernement. »

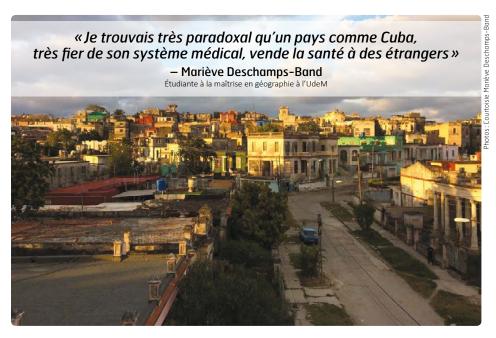
Un paradoxe social

Cette industrie a longtemps été marginalisée, mais devient, depuis une trentaine d'années, une pratique de plus en plus populaire auprès des Occidentaux, selon la doctorante. « Je trouvais très paradoxal qu'un pays comme Cuba, très fier de son système médical, vende la santé à des étrangers, raconte-t-elle, soulignant que la santé fut l'un des piliers de la révolution socialiste cubaine en 1959. Le gouvernement a nationalisé le système pour permettre à tous les Cubains d'avoir accès à un service de santé décent. » Le tourisme médical a ainsi été perçu comme une façon de répondre aux besoins économiques du pays, de remédier aux pénuries de médicaments et de réparer les équipements médicaux qui tombaient en désuétude.

Mariève ignorait à quoi s'attendre, étant donné les différents discours qui circulent au sujet de l'espace cubain. « Il existe un décalage entre ce que les gens perçoivent de Cuba en tant que pays avant de s'y rendre, et leur perception après avoir eu recours à des soins médicaux, explique-t-elle. Ces perceptions de l'espace cubain font en sorte que les étrangers sous-estiment l'avancée médicale

Cuba sous un autre angle

La directrice de recherche de Mariève et professeure en géographie à l'UdeM, Violaine Jolivet, souligne l'aspect novateur





d'un projet qui se penche sur un phénomène existant, mais peu étudié. « Mariève ouvre la voie dans deux champs, à la fois vers la macro région latino-américaine et dans la façon d'étudier Cuba, souvent analysé sous ses aspects géopolitiques, explique-t-elle, précisant que le projet permet de comprendre les enjeux de la géographie de la santé et des nouvelles mobilités qui y sont associées. Elle analyse bien la géographie des mobilités en essayant de démontrer, entre autres, comment cela révèle des dysfonctionnements dans les systèmes de santé des deux espaces étudiés, le Québec – Canada et Cuba. »

De son côté, l'étudiante au certificat de relations industrielles à l'UdeM originaire de Cuba, Loraine Diaz-Telleria, reconnaît avoir eu connaissance de ce phénomène, mais ne pas en avoir soupçonné l'ampleur. « Je savais qu'il y avait des gens qui se rendaient à Cuba pour des raisons médicales, mais pas nécessairement des Québécois, raconte-t-elle en félicitant l'initiative du projet de Mariève, qui met en lumière la structure déficiente du système de santé d'ici. Si les gens se rendent à l'étranger pour obtenir des soins médicaux, c'est que le système actuel manque de quelque chose. »

Une expérience humaine

Pour bien s'intégrer à la culture locale dans ce qui était sa première recherche sur le terrain, Mariève a été hébergée par une famille cubaine qui l'a aidée à trouver ses repères et se familiariser avec la langue, ce qui la rendait nerveuse. « J'ai appris l'espagnol dans un cadre académique, mais ça faisait plusieurs années que je ne l'avais pas vraiment parlé en discutant avec quelqu'un », souligne-t-elle en notant que ses hôtes l'ont mise à l'aise et lui ont permis d'améliorer son espagnol. Une réalité très différente entre le Québec et Cuba l'a d'ailleurs frappée, à savoir qu'il n'est pas facile de trouver tous les produits alimentaires dans les supermarchés de Cuba. « Une fois, ma maman cubaine a dû attendre quatre jours pour trouver du fromage qui accompagnerait des spaghettis, raconte Mariève. Elle a fait le tour de tous les supermarchés; il n'y en avait simplement plus. »

Malgré quelques soucis d'approvisionnement alimentaire et une connexion internet difficile, Mariève aimerait poursuivre sa recherche sur le tourisme médical dans la région, en y ajoutant peut-être un nouvel angle de recherche.



NOMBRE ESTIMÉ DE PATIENTS QUI ONT QUITTÉ LE CANADA POUR RECEVOIR DES SOINS EN 2015

Ontario Colombie-Britannique Alberta Québec Nouvelle-Écosse T.-N.-et-Labrador N.-Brunswick Saskatchewan Manitoba 22 352 10 315 4616 3360 1466 1151 894 712 52

L'INTELLIGENCE MÉCANIQUE

Chaque numéro, *Quartier Libre* met en lumière une découverte scientifique étudiante dans le cadre de la série « Vulgarisation ». Développer le sens du toucher d'un robot sans l'utilisation de capteurs tactiles externes est le défi qu'a relevé le doctorant de Polytechnique Bruno Belzile, ce qui lui a valu le prix de l'étudiant chercheur étoile de mars 2017.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURA-MARIA MARTINEZ

Quartier Libre : Quel était l'objectif de vos recherches ?

Bruno Belzile: Mon objectif était de trouver une solution de rechange aux conventionnels capteurs tactiles <u>extéroceptifs</u>, qui sont très coûteux et qui présentent différents défauts. Installés à la surface des mains robotiques, ces capteurs électriques sont fragiles et sensibles à l'humidité, aux champs électromagnétiques et aux phénomènes dynamiques, par exemple si l'objet [manipulé] glisse.

Q.L.: Comment avez-vous atteint cet objectif?

B. B.: J'ai utilisé les données accumulées par le moteur présent dans la paume d'une main sous-actionnée pour créer un algorithme qui permet de détecter la présence et la position d'un objet le long des deux doigts d'une pince robotique [voir photo]. J'ai ainsi utilisé la <u>raideur</u>, autrement dit la résistance des doigts quand ceux-ci sont en contact avec un objet. L'algorithme que j'ai développé détecte dans un premier temps la présence d'un objet, puis il estime la position de cet objet le long de chaque doigt.

Comme le moteur est protégé à l'intérieur de la paume de la pince, les différents problèmes des capteurs conventionnels sont exclus, et cela résout en partie le problème de l'objet qui glisse. Ce qui est vraiment intéressant, c'est que toutes les mains robotiques qui existent ont un moteur dont on peut tirer profit pour déterminer, avec ma méthode, où se trouve le point de contact. Surtout, ces capteurs-moteurs sont bien moins chers que les capteurs tactiles conventionnels.

Q.L.: À quel type de main robotique s'applique la méthode que vous avez développée?



B. B.: Ma méthode s'applique en fait à toutes les mains robotiques, industrielles, chirurgicales ou encore prothétiques. Mais pour les robots chirurgicaux, il faudrait adapter le modèle pour que celui-ci prenne en considération la texture molle des tissus du corps humain. Pour l'instant ma pince peut seulement attraper des objets rigides.

LEXIQUE

Capteur extéroceptif: Capteur externe installé à la surface d'une main robotique.

Capteur proprioceptif: Capteur généralement interne et donc non affecté directement par un phénomène externe (ex.: humidité). Il mesure des paramètres internes au mécanisme (ex.: raideur).

La raideur : Variation de la force dans le moteur (proportionnelle au courant électrique) sur la variation de la position du moteur (l'angle que le moteur forme avec l'axe du doigt). La raideur ne peut être mesurée que si le doigt, formé ici de deux phalanges, continue à se fermer autour de l'objet après le premier contact.

Rétroaction tactile: Sensation du toucher.

Robot Baxter: Robot humanoïde à faible coût destiné aux petites et moyennes entreprises

Q.L.: Existe-t-il d'autres prototypes de mains robotiques sans capteurs tactiles ?

B. B.: Il en existe plusieurs, mais tous sont sans rétroaction tactile, donc incapables de détecter le point de contact avec un objet. Sans sensation de toucher, le robot ne saura pas quand il touche un objet et il risquerait de le briser. Dans notre cas, même s'il faut une personne pour contrôler la pince, elle n'a pas besoin de regarder l'objet pour savoir s'il y a un contact, car l'algorithme lui donnera cette information. Ceci est important, car des études ont démontré que les personnes ayant des prothèses dotées de sensations tactiles ont une meilleure capacité à saisir un objet qu'en utilisant simplement leur vue.

Q.L. : Quelle est la prochaine étape ?

B. B.: Pour l'instant, toutes mes expériences se sont faites à partir d'une pince robotique posée à plat sur une table, mais un autre étudiant est en train de créer un adaptateur pour connecter la pince au bout du bras du <u>robot Baxter</u> et ainsi pouvoir saisir un objet dans l'espace. Cette prochaine étape est une application plus concrète.

TABLE RONDE

REVENU MINIMUM

GARANTI

Le revenu minimum garanti est-il une bonne idée? Trois experts en ont débattu à la librairie Olivieri le 23 mars dernier, dans le cadre d'une causerie organisée par le Centre de recherche en éthique de l'UdeM.

PAR GUILLAUME MAZOYER

n panel animé par l'enseignant en philosophie de l'UdeM Christian Nadeau et composé de l'experte du Groupe de recherche et de formation sur la pauvreté au Québec Sylvia Bissonnette, de la professeure au Département des relations industrielles à l'Université du Québec en Outaouais (UQO) Marie-Pierre Boucher et de l'économiste indépendant Ianik Marcil, a débattu de l'application d'un revenu minimum garanti au Québec. L'idée émerge de l'article 25 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de la France qui stipule que toute personne a droit à « un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et celui de sa famille [...]. » Cette mesure sociale permettrait à tous les habitants d'un territoire de recevoir un montant de base fixe, garanti.

Les experts se sont montrés majoritairement méfiants quant à l'application de ce revenu s'il devait, notamment, remplacer les allocations sociales déjà en place. « L'ensemble de la protection sociale fonctionne comme un revenu minimum garanti, on est déjà dans ce régime-là, indique M^{me} Boucher. J'ai toujours compris le revenu universel comme une mesure qui est fiscalisée, afin de pouvoir la financer. Je dis aux gens que ce n'est pas quelque chose de nouveau, cela existe depuis 1967 au Canada, il y a eu une généralisation de l'esprit du revenu minimum garanti, car toutes les politiques sociales sont fiscalisées. » M^{me} Boucher explique que le revenu minimum garanti ne serait pas une solution parfaite pour les étudiants, ne répondant pas à la problématique de l'endettement, mais est un pas dans la bonne direction pour ceux qui ont peu ou pas de revenus.

L'intérêt du revenu minimum garanti est connexe à une autre idée qui gagne en popularité, celle du salaire minimum à 15 \$ de l'heure. L'un n'empêcherait pas l'autre selon la professeure de l'UQO. « Le revenu minimum garanti doit être complémentaire de cette mesure, estime M^{me} Boucher. Il ne doit pas porter atteinte aux normes minimales. Le revenu touche toutefois plus de personnes qu'uniquement ceux qui travaillent au salaire minimum. » Une étude de la Chaire de recherche en fiscalité et en finances publiques de l'Université de Sherbrooke publiée en décembre 2016 juge toutefois que l'implantation du revenu minimum garanti serait une lourde tâche au Québec et qu'il faudra déconstruire le filet social actuel.

EAU POTABLE AVEC PESTICIDES

Des échantillons d'eau étudiés par le professeur et chercheur en chimie environnementale à l'UdeM Sébastien Sauvé ont permis de détecter la présence d'atrazine dans l'eau potable de la métropole. L'analyse commandée par Équiterre démontre des concentrations supérieures aux normes de l'Union européenne qui a banni ce pesticide en 2003.

PAR MICHEL JEAN

atrazine est un herbicide utilisé dans l'agriculture du maïs au Québec depuis des décennies et qui sert à protéger les cultures. Ce pesticide s'infiltre dans le sol et contamine les cours d'eau qui débouchent dans le fleuve Saint-Laurent. Les recherches du groupe de M. Sauvé se spécialisent dans les analyses d'échantillons environnementaux tels que les matrices d'eaux potables ou usées, c'est pourquoi Équiterre a fait appel

Membre du groupe de recherche de M. Sauvé et doctorant en chimie à l'UdeM, Marc-Antoine Vaudreuil revient sur la procédure d'analyse. « On détermine les quantités de contaminants, dans ce cas-ci l'atrazine, présentes dans les échantillons d'eau pour en vérifier la concentration de pesticides », explique-t-il. Les échantillons analysés ont été récupérés dans le réseau d'aqueducs de la ville. Les pourcentages d'atrazine relevés ne sont pas anormaux, mais indiquent un taux tout de même inquiétant pour la faune aquatique du fleuve Saint-Laurent d'après le professeur.

La précaution européenne

Pour assurer une protection de l'environnement, les normes européennes imposent une concentration d'atrazine inférieure à 0,1 microgramme par litre (g/l) dans l'eau potable. Ces exigences sont basées sur des critères totalement différents, selon le spécialiste en génie de l'environnement à l'UQAM, Benoit Barbeau. « Les normes européennes ne reposent pas sur l'étude toxicologique comme ici, note-t-il. Ils travaillent avec un principe de précaution beaucoup plus strict ». Cela expliquerait pourquoi l'atrazine n'est pas encore bannie au Canada, car le respect des normes est jugé suffisant.

Le principe de précaution est issu d'une ligne directrice commune en Europe. Lorsque les données scientifiques ne permettent



Banni en Europe par mesure de précaution, le pesticide atrazine est toujours légal au Canada.

pas l'évaluation exhaustive des risques d'un produit, il peut être retiré du marché. Cette analyse du risque vise à sauvegarder l'environnement et la santé de manière préventive. En Amérique du Nord, ce principe de responsabilité est moins prégnant. Selon M. Barbeau, il fait grimper considérablement les coûts de l'eau potable en échange de résultats marginaux. « Même si les gens veulent être rassurés, le risque zéro n'existe tout simplement pas », insiste-t-il. L'enseignant rappelle qu'au Canada, la considération environnementale est moins scrupuleuse lorsqu'elle n'affecte pas l'être humain.

L'eau à Montréal

Les quantités d'atrazine détectées dans l'eau potable à Montréal ne constituent pas un danger clair pour la consommation humaine. Santé Canada juge que les concentrations inférieures à 3,5 µg/l sont tout à fait sécuritaires. Les échantillons analysés par M. Sauvé indiquent des concentrations maximales de 0,242 µg/l dans l'eau traitée de la métropole. « Le laboratoire de M. Sauvé a des limites de détection beaucoup plus précises que la Ville de Montréal, note M. Barbeau. Ses méthodes sont très fiables. »

Le contrôle de la qualité de l'eau à Montréal est exemplaire selon M.Barbeau. « Des dizaines de points d'échantillonnage sont suivis chaque semaine», assure-t-il. D'après lui, les Montréalais n'ont aucune raison de s'inquiéter de leur source d'eau potable. Si l'UdeM a son propre réseau de distribution, elle est branchée sur le même réseau d'aqueducs que le reste de la ville, approvisionné à Édouard-Montpetit et par l'aqueduc traversant le mont Royal. « Le chemin est différent, mais l'eau qui en sort est identique », soutient Benoit Barbeau.

Une population avertie

Des critiques sont formulées à l'endroit des acteurs conscients de la présence d'atrazine dans l'eau potable. Pour l'étudiante en sciences infirmières à l'UdeM Vanessa Vaillant, le silence de Santé Canada et des municipalités est problématique. « Les autorités impliquées doivent sensibiliser le public même si les taux d'atrazine prélevés sont considérés comme inoffensifs pour l'être humain, affirme-t-elle. Si l'Europe a des raisons de s'inquiéter de l'utilisation de ce pesticide, nous devrions peut-être en avoir également. » Selon elle, cette information ne devrait pas faire les manchettes à cause d'un groupe de pression environnemental, mais par souci de protection du

L'attention médiatique actuelle demeure bénéfique pour faire bouger les choses. Les groupes de pression ont un rôle à jouer et forcent les experts à prendre position, souligne Benoit Barbeau. « L'essentiel est d'utiliser des arguments scientifiques qui ne font pas qu'éveiller l'émotion », conclut l'enseignant, ajoutant que l'argument écologique est souvent insuffisant pour éveiller l'intérêt de la population face aux dangers des pesticides qui contaminent l'aqui



LA MUSIQUE ÉMERGENTE N'AURA JAMAIS ÉTÉ AUSSI ACCESSIBLE

MAINTENANT DISPONIBLE







e laboratoire va chercher comment inciter le mouvement coopératif à rentrer plus dans l'économie collaborative », lance la coordonnatrice du groupe de recherche en gestion et mondialisation de la technologie (GMT) de Polytechnique Montréal, Laurence Solar-Pelletier. Afin de développer des stratégies et des outils pour inviter les entrepreneurs à adopter le modèle coopératif, le laboratoire réunira notamment le groupe de recherche GMT et le groupe de développement économique du Centre interuniversitaire de recherche en analyse des organisations (CIRANO).

« Nous allons faire de la recherche appliquée avec des professeurs et des chercheurs en sciences sociales, ce qui peut surprendre à Polytechnique, révèle M^{me} Solar-Pelletier. Nous étudierons ce qui se fait au Québec et à l'international en matière d'économie collaborative afin de voir comment le mouvement coop au Québec peut se positionner. » D'AirBnb à Communauto, en passant par Troc-Tes-Trucs, l'économie collaborative tend à se faire une place de plus en plus grande dans l'espace socio-économique québécois. « Elle suggère une certaine équité dans le partage des revenus et des dépenses », indique M^{me} Solar-Pelletier.

Génération collaboration

Des étudiants seront invités à collaborer d'ici le mois de juin. « Je crois que c'est extrêmement enrichissant pour un étudiant d'avoir la chance de faire de la recherche appliquée dans le style "consultation", qui lui permet de sortir des murs de l'université, dit M^{me} Solar-Pelletier. Les résultats, qui contiennent souvent des recommandations, permettent de faire avancer les réflexions et la prise de décision des décideurs et des entreprises sur des sujets variés, par exemple ici l'économie collaborative et la coop. »

Les étudiants qui participeront aux recherches bénéficieront ainsi d'une expérience de travail dans un cadre assez unique selon la coordonnatrice. « D'autant plus pertinent à Polytechnique, qui demeure une école dont l'objectif est de former des professionnels »,

Selon la professeure, les « milléniaux » sont davantage intéressés par ces modèles coopératifs et collaboratifs. « Ils semblent plus enclins et ouverts à cette idée de partage et d'économie collaborative, croit Mme Solar-Pelletier. De nombreuses valeurs et habitudes

de vie semblent liées à cette idée, où la possession d'un bien n'est pas représentative du succès social. » Les nouvelles technologies et les applications mobiles facilitent d'ailleurs le contact et les échanges entre les gens, favo-

risant ce type d'économie. La coordonnatrice n'exclut pas que le campus de l'UdeM puisse devenir une plateforme d'expérimentation pour différentes initiatives d'économie col-

L'ÉCONOMIE COOPÉRATIVE

« L'économie collaborative concerne des échanges monétaires ou non monétaires de biens, de services ou de connaissances par exemple, entre particuliers, indique l'étudiant au baccalauréat en administration des affaires HEC Montréal Marc-Antoine D'Amico. L'économie coopérative induit quant à elle une participation économique toujours rattachée à une entreprise. » Selon Marc-Antoine, l'économie collaborative s'établit directement entre les gens, sans intermédiaire, tandis que l'économie coopérative représente cet intermédiaire.

« L'économie coopérative est axée sur l'organisation du travail, ce sont les personnes qui se regroupent selon un intérêt commun, et non le produit qui va regrouper des personnes sans qu'il y ait d'autres liens entre celles-ci, pense l'étudiante à la maîtrise en gestion en contexte d'innovation sociale à HEC Montréal Constance Bassouls. L'idée est de s'unir autour d'un enjeu, d'un intérêt commun permettant un plus grand impact, selon l'étudiante. « C'est une forme d'organisation assez ancienne comparativement à l'économie du partage. Elle permet surtout, selon moi, des formes beaucoup plus intéressantes et réellement innovantes de production de biens et de services. » Les coopératives de solidarité, par exemple, vont viser une cohésion sociale en impliquant différentes sortes de parties prenantes dans le projet et, notamment, des membres de la communauté.

CITATION DE LA SEMAINE

«Dans les dernières semaines, on s'est fait promettre un budget axé sur l'éducation, mais ce n'est manifestement pas ce qu'on a vu. »

- Nicolas Lavallée

Le président de l'UEQ réagissait ainsi au dépôt du dernier budget provincial par le ministre des finances Carlos Leitao, le 27 mars dernier. C'est 1,1 milliard de dollars qui sera investi au cours des cinq prochaines années dans les universités et cégeps québécois. Selon l'UEQ, cet investissement ajuste le budget de l'enseignement supérieur à l'inflation, mais ne permet pas de rattraper les nombreuses coupures ayant eu lieu ces dernières années.



«SHIT»

Conçue en partie par un groupe d'étudiants de l'UdeM, la websérie SH!T met en scène les mésaventures de quatre amis qui s'installent ensemble dans un appartement de Montréal. Rencontre avec l'étudiant à la majeure en traduction Julien-Claude Charlebois, qui signe le scénario en plus d'y interpréter un des rôles principaux.

PROPOS RECUEILLIS PAR MICHAËLE PERRON-LANGLAIS



Quartier Libre: Quel est le concept de *SH!T*?

Julien-Claude Charlebois: Ce sont six épisodes de cinq à huit minutes chacun, qui racontent l'histoire de quatre colocataires. Au premier épisode, ils font une pendaison de crémaillère et tout tourne un peu au vinaigre. Pendant le reste de la saison, ils essaient de régler leurs problèmes, et plusieurs flashbacks nous ramènent au party. Les épisodes 1 et 6 portent sur l'ensemble des colocataires, alors que les quatre autres se concentrent chacun sur un des personnages principaux. C'est là qu'on en apprend un peu plus sur leur histoire et sur ce qui s'est passé pendant le party.

Q. L.: D'où est venue l'inspiration pour créer cette websérie ?

J.-C. C.: En novembre 2015, Joannie Vignola, qui étudiait à l'UdeM à l'époque, m'a parlé de son envie de créer une série de fiction qui porterait sur une colocation. C'est à partir de là qu'on a bâti l'histoire, elle et moi. Nous avons tous les deux joué dans la websérie, elle s'est occupée de tout ce qui est production, et j'ai écrit le scénario. Certaines histoires me sont vraiment arrivées, mais cela reste de la fiction. Tout est augmenté, exagéré. Chacun des personnages principaux a une petite partie de moi. Et, comme ce sont mes amis qui jouent dans la série, il y a aussi une partie d'eux.

Q. L.: Comment l'équipe de SH!T s'est-elle formée ?

J.-C. C.: Tous ceux qui jouent dans la websérie, ce sont nos amis dans la vraie vie. La grande majorité des acteurs fait partie de la troupe Théâtre Université de Montréal (TUM). C'est aussi grâce à TUM que nous sommes entrés en contact avec des gens du département de cinéma pour former notre équipe technique. En tout, ce sont près de 30 personnes qui ont travaillé sur le projet.

Q. L.: Comment avez-vous réussi à obtenir du financement ?

J.-C. C.: Joannie Vignola a tout financé au départ. Pour la rembourser, nous avons organisé une soirée d'humour au Petit Medley et une deuxième soirée au Cabaret Mado. Nous avons aussi mis sur pied une campagne sur Kickstarter [NDLR: Plateforme de sociofinancement] et obtenu une subvention du programme des Projets d'initiative étudiante de la FAÉCUM. Le Service des activités culturelles de l'UdeM nous a, quant à lui, prêté des costumes et du matériel. Malgré tout, nous n'avons pas réussi à rembourser 100 % des coûts de production.

Q. L. : Comment la série a-t-elle été reçue par le public ?

J.-C. C.: Pour le moment, nous sommes un petit peu en-dessous de nos attentes quant aux visionnements, mais je suis optimiste! Pour beaucoup de webséries, tous les épisodes sont mis en ligne d'un seul coup, et les gens les écoutent en rafale. Nous, on sortait un épisode toutes les deux semaines, donc je pense que beaucoup de gens attendaient la sortie du dernier épisode pour tous les regarder. Un bassin de téléspectateurs était quand même présent tout le long de la diffusion, à attendre la sortie du prochain épisode. Il y a eu de très bons commentaires et on continue à faire de la publicité. Si on réussit à obtenir du financement, on aimerait faire une deuxième saison.

Q. L.: Maintenant que le dernier épisode de la saison 1 a été mis en ligne, qu'est-ce que tu retiens de cette expérience?

J.-C. C.: Cela m'a démontré qu'en prenant des initiatives, il est possible de réaliser des projets d'envergure. Pour *SH!T*, tout le monde a travaillé bénévolement, donc personne n'avait d'obligation. Mais nous avons cru au projet et nous sommes tous vraiment impliqués. Tout le monde était à son affaire pendant la production. Cela a été un beau travail d'équipe.

THÉÂTRE

VIES PARALLÈLES

Trois représentations de la pièce *Motel de Passage*, basée sur un texte original de George F. Walker et mise en scène par Kristelle Delorme, auront lieu les 14 et 15 avril prochains au Centre d'essai de l'UdeM. Cette adaptation met en scène deux histoires distinctes qui se déroulent simultanément dans le même espace scénique.

PAR EMELINE RAIMOND

otel de passage est un recueil de six pièces de George F. Walker [NDLR: auteur canadien anglophone contemporain], explique la metteure en scène, Kristelle Delorme. J'ai choisi d'en adapter deux pour pouvoir les jouer simultanément sur scène. » Les deux pièces se déroulent dans le même motel de banlieue, ce qui plante un décor commun. L'éclairage de la scène dirige tour à tour l'attention du spectateur sur l'une des deux chambres, chacune renfermant sa propre histoire. Seul le personnage du concierge circule entre les chambres, ce qui crée un lien entre deux univers qui ne se rencontrent jamais malgré leur proximité.

« J'ai pris des libertés avec le texte en réorganisant et en supprimant certains passages, affirme Kristelle. C'est une mise en scène particulière, mais nous avons beaucoup aimé travailler dessus. » L'une des histoires débute sur la liaison d'une avocate sans scrupules avec un policier. Celle-ci lui demande de l'aide pour innocenter une de ses clientes. Un enchaînement de situations se met en place et l'affaire dégénère. La pièce jouée en parallèle présente un couple de toxicomanes qui cherchent à tout prix à retrouver la garde de leur enfant et à reprendre le contrôle de leur vie.

Les comédiens ont travaillé sur une galerie de personnages, dont certains sont assez extrêmes. Kristelle a cherché à fournir la matière la plus foisonnante possible aux huit étudiants. « Jayne, mon personnage, est une avocate en droit criminel qui a perdu ses repères moraux, révèle la comédienne et étudiante à la maîtrise en philosophie Catherine Le Guerrier. Elle agit comme les gens avec lesquels elle travaille,

qu'elle méprise pourtant. Elle a une logique différente de la mienne. C'est ce qui m'intéressait en particulier. » La sensualité et le caractère de Jayne constituent des défis à relever pour Catherine. « Dans trois scènes sur quatre, on me voit avec mon amant, sourit-elle. Il faut parfois s'oublier soimême, mais Kristelle nous aide beaucoup à avancer. »

Depuis le début de l'année, les comédiens ont travaillé en alternance, à raison de quatre acteurs par histoire. « Nous avons travaillé séparément jusqu'à présent, comme deux troupes différentes, confie l'étudiant en baccalauréat en études cinématographiques Matéo Abelé. Pendant les dernières répétitions, nous allons découvrir leur histoire, que nous ne connaissons pas encore par cœur. » Il joue Max, le policier vulnérable. « Comme les deux pièces se passent plus ou moins en simultané, tout l'enjeu va être de trouver notre jeu et notre placement pendant que l'autre chambre joue. »

Dans les deux pièces, les personnages cherchent des moyens pour se tirer d'affaire qui ne sont pas forcément les meilleurs. Ce faisant, ils aggravent les choses et se retrouvent dans des situations tordues, voire cocasses. « Je suis attirée par les anti-héros et, surtout, l'hyper-réalisme, déclare la metteure en scène. C'est cela qui m'a plu, comme dans l'idée de représenter deux pièces au même endroit. » Outre leur histoire particulière, les personnages présentés dans ces récits parallèles ne souhaitent qu'une chose : rendre leur existence meilleure.

Motel de passage

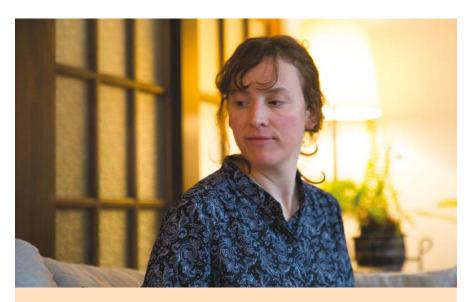
14 et 15 avril | Centre d'essai de l'UdeM | Étudiants : 7 $\$



ORCHESTRE POUR UNE RELÈVE

L'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) s'allie à l'UdeM pour un concert où quatre œuvres créées par des étudiants en composition seront interprétées. L'événement aura lieu le 13 avril prochain à la salle Claude-Champagne de la Faculté de musique.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER



MARIE-PIERRE BRASSET

Étudiante au doctorat en composition et création sonore

Avec son œuvre Nitassinan, titre qui est également le nom du territoire ancestral des Innus, Marie-Pierre voulait mettre en musique son expérience de contemplation de la nature. « Ce qu'on remarque, lorsqu'on est dans la nature, c'est que l'environnement sonore est composé d'une multitude de sons, révèle-t-elle. C'est foisonnant de mélodies et de rythmes de toutes les provenances. » Sa volonté se concrétise par une superposition de séquences d'objets sonores qui forment un tout. « Comme compositeurs, on travaille beaucoup avec des ensembles de musique de chambre, confie-t-elle. L'idée de travailler avec un orchestre me donne des papillons dans l'estomac. » Elle souhaite qu'il n'y ait pas d'erreur majeure, rappelant l'importance d'une préparation méticuleuse.



PHILIPPE BÉLAND

Étudiant au doctorat en composition et création sonore

Pour son Épisode X, Philippe s'est inspiré de musiques thématiques telles que celles composées par John Williams pour Star Wars, afin de créer une œuvre narrative. « Mon morceau est composé d'une série d'extraits qui font partie d'un même univers musical, explique-t-il. Ce sont des éléments qui reviennent d'une pièce à l'autre, mais je ne leur attribue pas de signification exacte. À chacun de trouver ce qu'ils représentent. » Se disant choyé de pouvoir collaborer avec l'OSM, il espère que ce concert lui permettra de se faire découvrir par un public plus varié que celui auquel il a normalement accès avec l'Orchestre de l'UdeM.

ADAM JOHNSON

Chef assistant de l'OSM

Le chef assistant de l'OSM croit que le concert est une occasion pour les étudiants de progresser dans leur art, de travailler avec un orchestre professionnel et d'apprendre, notamment à travers les commentaires de musiciens. « Cela leur permet de voir comment un interprète va lire leurs notes, affirme-t-il. C'est un art, pour un compositeur, de se faire comprendre à travers son écriture. » Pour l'OSM, les collaborations avec des compositeurs étudiants permettent de contribuer à la découverte et au développement de talents locaux. D'ailleurs, il faut s'attendre à ce que ces événements se produisent plus fréquemment selon M. Johnson.

GABRIEL PENIDO

Étudiant au doctorat en composition et création sonore

Très enthousiaste à l'idée de jouer avec l'OSM, Gabriel dévoile s'être inspiré, pour sa pièce Leurs derniers pas, d'une peinture homonyme de David Olère qui représente trois hommes se soutenant tandis qu'ils marchent vers la chambre à gaz. « J'ai pris une petite structure mélodique empruntée à des chants yiddish traditionnels pour symboliser cette marche, déclare le jeune compositeur. La pièce se termine avec un solo d'alto qui représente l'espoir. J'établis un parallèle avec le peintre, qui a survécu à son emprisonnement à Auschwitz. » Par cette œuvre, l'étudiant veut rendre hommage à toutes les victimes de persécution dans le monde.



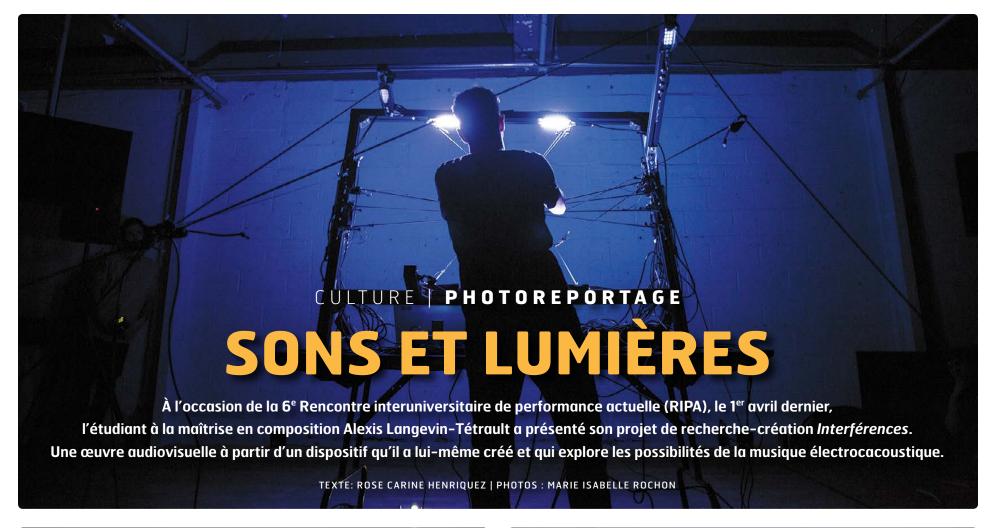
Page 16 • Quartier L!bre • vol. 24 • n° 15 • 5 avril 2017

LUIS ERNESTO PENA LAGUNA

Étudiant à la maîtrise en composition et création sonore

« Cela fait trois ans que je suis arrivé au Québec, la plupart des œuvres que j'ai écrites à la maîtrise ont été influencées par mon processus d'immigration, les sentiments ressentis en changeant de pays et en étant séparé de ma famille, à apprendre une nouvelle langue », révèle l'étudiant originaire de Cuba. Le thème de la liberté est d'ailleurs un sujet qui l'a particulièrement inspiré, d'où le nom de sa pièce, Symphonie n° 1 « La Liberté ». Luis Ernesto est reconnaissant envers l'Université pour cette chance de travailler avec l'OSM. Il a particulièrement hâte de voir ce qui arrivera et espère pouvoir profiter de cette occasion pour s'améliorer.







1 Dans la salle de la galerie Eastern Bloc, Alexis est entouré d'une foule curieuse. La dernière performance de la soirée débute avec une mise en garde de l'artiste à propos des lumières stroboscopiques de son œuvre.



3 L'artiste construit sa création sous nos yeux grâce à ces cordes qu'il ajoute une à une, le visage concentré. « Je peux les pincer, les gratter, les tordre, les tendre, les frotter entre elles, les frapper ou les laisser résonner librement. »



2 Devant lui, se tient une installation faite d'extrusions d'aluminium et de cordes en nylon élastique avec des micros contacts pour capter les sons. « J'ai cherché à construire un instrument électronique assez solide pour me permettre d'interagir avec toute ma force physique. » Avec ce dispositif, Alexis peut jouer de la musique électro-acoustique en temps réel. Une musique qui d'ordinaire, est faite à partir de la technologie et qui ne requiert pas d'instruments.



4 Les gestes d'Alexis ne sont pas aléatoires. À chaque corde qui se tend, un son puissant envahit l'espace et les lumières situées à l'extrémité des câbles s'allument. Une impression de force se dégage du jeu entre l'artiste et sa création. « Il était important pour moi de pouvoir investir tout mon corps dans cette performance, de dissimuler l'utilisation d'un ordinateur afin de transcender les technologies impliquées et de retrouver un plaisir physique et une liberté d'action similaire à l'utilisation d'un instrument acoustique. » Il peut ainsi canaliser son énergie, parfois jusqu'à l'épuisement selon lui.

CULTURE | MUSIQUE

UN GENRE MÉCONNU

L'atelier de musique contemporaine de l'UdeM présente le concert *Musique en cinq temps* le 18 avril prochain. Une occasion de discuter avec des acteurs du milieu, de leur perception de ce genre musical et de son accessibilité.

PAR ROSE CARINE HENRIQUEZ



pouvait être la création musicale sur plusieurs décennies, révèle le chef de l'atelier de musique contemporaine, Jean-Michaël Lavoie, récemment devenu professeur à la Faculté de musique. Au programme, trois créations de trois jeunes compositeurs de la nouvelle génération que j'ai contrebalancées par deux œuvres du répertoire contemporain. » Un portrait en cinq temps pour ce concert, qui prend les visages des célèbres György Ligeti et Claude Vivier, ainsi que des étudiants en composition Shwan Tavakol, Ilya Pechersky et Pierre-Luc Lecours.

Flou de définition

Pourtant, les œuvres de Ligeti et Vivier, musiciens décédés qui ont marqué la musique contemporaine, ne correspondent pas à la vision de l'étudiant à la maîtrise en interprétation classique Victor De Coninck. « Les deux pièces sont d'après moi encore très actuelles, mais ce n'est pas mon intérêt spécifique, déclare-t-il. Pour moi, contemporain, ça veut vraiment dire vivant. »

Le compositeur et professeur au Cégep Marie-Victorin André Hamel, qui vient de reprendre un doctorat en composition à l'UdeM fait remarquer que la musique contemporaine est un peu la continuité de la musique classique. « Au 20^e siècle, il y a eu un foisonnement de courants. Un particulièrement dominant lors de l'après-guerre jusque dans les années 70, qu'on appelle le courant structuraliste, explique-t-il. C'est une musique qui peut sembler austère. » Les esprits ont surtout été marqués par ce courant selon M. Hamel, mais le structuralisme ne caractérise pas l'entièreté de l'œuvre contemporaine. Beaucoup d'autres constituent l'histoire de cette musique, comme le courant minimaliste, spectral ou la musique aléatoire d'après lui.



[La musique de création] a l'avantage d'englober tout ce qui est exploratoire dans l'art musical, comme les musiques improvisées, la musique actuelle, le jazz d'avantgarde, la musique électroacoustique.»

André Hamel

Compositeur et professeur au Cégep Marie-Victorin

Il ajoute que le terme « musique de création » peut définir ce qu'est la musique contemporaine de nos jours. « Cela a l'avantage d'englober tout ce qui est exploratoire dans l'art musical, comme les musiques improvisées, la musique actuelle, le jazz d'avant-garde, la musique électro-acoustique », avance-t-il. La musique contemporaine serait donc très variée selon M. Hamel.

Un public à apprivoiser

On ne donne pas assez au public la chance d'être séduit d'après M. Hamel. « En fait, l'obstacle entre les compositeurs et les auditeurs, ce sont les gens qui décident dans les orchestres, à la radio ou les gens qui programment dans les centres culturels, déplore M. Hamel. C'est aux préjugés de ces gens-là qu'on fait face. » Celui-ci croit fermement que le public potentiel de la musique contemporaine est curieux. « Ceux qui sont un peu désarçonnés sont habitués à se concentrer sur les mélodies, ajoute-t-il. Il n'y en a pas toujours dans la musique contemporaine, car il y a d'autres façons de jouer avec le sonore. Il y a les textures, le timbre et même la spatialisation. »

Une opinion soutenue par M. Lavoie. « C'est la responsabilité de tous de parler de cette musique, de la partager, confirme-t-il. Une personne qui va à un concert de musique symphonique, c'est parce qu'elle en a entendu parler à la radio, il y a une forme de savoir commun collectif. La musique contemporaine ne se démystifie pas parce qu'on n'en parle pas suffisamment. »

Donner sa chance à la relève

Jouer de la musique contemporaine peut ouvrir des portes aux étudiants. « Je ne voudrais pas juste faire ça, mais c'est sûr que si je pouvais, ce serait une partie de ma carrière, déclare l'étudiant au baccalauréat en interprétation classique Samuel-San Vachon. *De nos jours, le milieu* de la musique classique est de plus en plus dur à percer et il ne faut pas se fermer de portes. »

Son professeur, M. Lavoie, soutient cette vision des choses. « Être polyvalent est de mise aujourd'hui et le niveau est toujours beaucoup plus haut, donc il faut se frotter très rapidement, très jeune à cette exigence, car c'est une musique qui demande beaucoup de travail, beaucoup de minutie, beaucoup d'engagement », dit-il. M. Lavoie est plus pessimiste concernant les jeunes compositeurs. « Pour être très honnête, il n'y a pas beaucoup de place, pense-t-il. Par exemple, on va plutôt glorifier le répertoire classique. » Les jeunes compositeurs en devenir ont besoin d'apprendre leur métier, d'être soutenu par les ensembles, les orchestres, le milieu professionnel et le public.

Hamel croit ainsi que les vraies pistes de solution se trouvent dans l'éducation. Un avis partagé par M. Lavoie. « La grande responsabilité revient aux directions artistiques, à ces gens qui ont la possibilité d'orienter les choses, affirme-t-il. Je crois que la jeune génération des musiciens qui vont accéder à ces postes va sûrement amener beaucoup de choses nouvelles, une autre manière de verbaliser et de communiquer la musique contemporaine. » En attendant, son objectif en tant qu'enseignant est de permettre à ses étudiants de se reconnecter avec le public, ce qui sera le cas lors du concert du 18 avril.

UNE EXPOSITION ÉVOLUTIVE

C'est dans l'atmosphère intimiste du Centre Skol que l'artiste Barbara Claus accueille les visiteurs, une fois qu'ils ont enlevé leurs souliers, pour son exposition *Petites incantations (suite)*.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

Son œuvre, représentée sur des murs qu'elle a fait construire, évolue au fil des semaines alors qu'elle la peaufine petit à petit, symbole du travail en cours, inachevé. Par cette méthode, l'artiste veut pousser les visiteurs à la réflexion, laissant le contenu ouvert à l'interprétation.

« Je veux que les gens vivent une expérience esthétique, sensorielle et spatiale, révèle M^{me} Claus. Lorsque le spectateur entre dans l'atelier, il finit par se retrouver devant un mur de reflet. Il entre d'une certaine façon dans mon travail. » Un finissage et démantèlement collectif sont prévus lors de la dernière journée d'exposition, les visiteurs pouvant repartir avec des morceaux des murs.

Petites incantations (suite)

Centre Skol | 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 314 Jusqu'au 22 avril 2017 | Entrée libre



et l'éphémérité.

PERSONNAGES ABSTRAITS

Le Centre d'art et de diffusion Clark présente l'exposition Panic Myth de l'artiste Annie Hémond Hotte, qui dépeint, à travers ses œuvres, une série de personnages caricaturaux et colorés.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

« Mes peintures sont des assemblages ludiques de références et de codes sociaux, politiques et artistiques, construits à partir d'éléments ou de symboles, explique M^{me} Hémond Hotte. Les scènes explorées dans mes tableaux deviennent une sorte de mythologie futuriste et humoristique. » Elle espère que le public retiendra de son œuvre l'idée d'une narration abstraite présente à travers ses peintures.

Elle utilise d'ailleurs le terme de « slapstick-ism » pour décrire son travail, puisque celui-ci présente des situations de manière exagérée, avec humour et à travers l'imaginaire de personnages surnaturels. Elle puise ses inspirations dans plusieurs courants picturaux, dont le constructivisme, le modernisme et l'expressionisme, qu'elle réinterprète à sa façon.

Centre CLARK | 5455, avenue De Gaspé, local 114 | Jusqu'au 15 avril 2017 | Entrée libre

The monumentales, peinture à l'huile et bâtons, couleurs de vinyle sur toile, 2017.



DE FONDERIE EN POUSSIÈRE

Aux portes de Griffintown, la Fonderie Darling présente l'exposition and- in. the light of this.___ _ de l'artiste sud-africaine Dineo Seshee Bopape. Une œuvre in situ présentée dans un décor industriel du siècle dernier.

PAR JEAN-PHILIPPE HUGHES

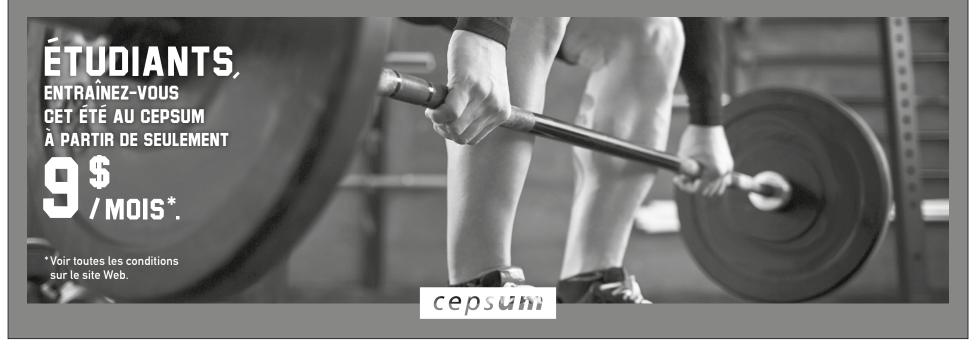


L'architecture transporte le visiteur. Plafonds hauts, fenêtres démesurées et métaux oxydés ont inspiré Bopape. « L'espace, les lignes et la disposition des objets sont une réponse formelle à la Fonderie, à la matière qui est assez brute », souligne la commissaire, Dominique Fontaine. Des blocs de terre sont empilés au sol, surmontés de plumes, de chandelles, de coquillages.

Les cultures autochtones alimentent la démarche de l'artiste. Au centre de l'espace, une voûte massive surplombe les lieux, symbole de fertilité, entourée de petites boulettes d'argile moulées sous la pression d'un poing et déposées en monticules. « Le principe d'anthropocène, cher à la Fonderie, et notre influence sur l'écosystème sont au cœur de nos thématiques », précise M^{me} Fontaine. L'esthétique primitive de l'œuvre dans un environnement industriel évoque le passage indélébile de l'homme sur la Terre.

and- in. the light of this.

Fonderie Darling | 745, rue Ottawa | Jusqu'au 21 mai 2017 | 5 \$, entrée libre le jeudi





UMONTREAL.CA/EVALUEZ



